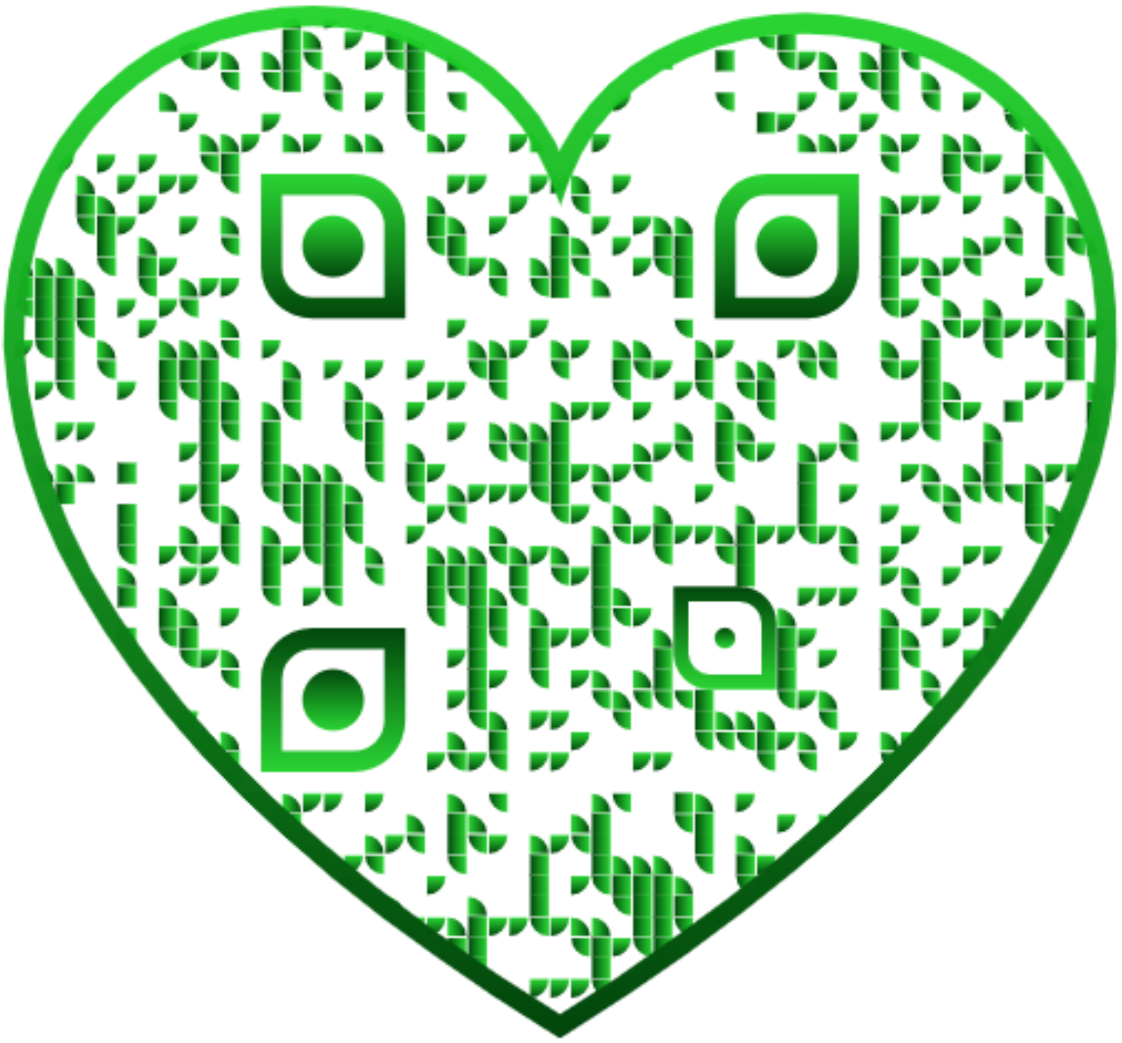
Jack London

Construire un feu

LES ROMANS

ALICE JEUNESSE

SHOUT
SHARE
IT



JACK LONDON

CONSTRUIRE UN FEU

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR FRANÇOIS-XAVIER NÈVE

LES ROMANS
ALICE
jeunesse

CHAPITRE 1

GRAND NORD.

L’aube, ce jour-là, était froide et grise — très grise et très froide. L’homme quitta le large sillon que dessinait le Yukon gelé et escalada l’immense talus qui s’élevait au départ du fleuve. Une piste étroite s’y enfouissait sous les sapins, filant vers l’est.

Le coteau était escarpé. Arrivé au sommet, l’homme fit une pause, pour reprendre son souffle. Il regarda sa montre : neuf heures.

Il n’y avait pas de soleil. Pas un soupçon de soleil, bien qu’il n’y ait dans le ciel aucun nuage. Le ciel était pur. Mais un voile diffus semblait couvrir la terre. D’indéfinissables ténèbres dues à l’absence de soleil assombrissaient le jour.

L’homme ne s’en inquiétait pas : cela faisait des semaines qu’il n’avait pas vu le soleil. Il savait que plusieurs semaines s’écouleraient encore avant que l’astre du jour franchisse la ligne de l’horizon, au sud, et interrompe enfin, très brièvement pour sa première réapparition, la longue nuit polaire.

Se retournant, l’homme jeta un regard en arrière, vers la piste qu’il venait de parcourir. En dessous de lui s’étendait le fleuve Yukon, large d’un bon kilomètre

et prisonnier sous un mètre de glace. La glace elle-même était ensevelie sous un mètre de neige.

La neige, immaculée, ondulait en vagues trahissant la présence de blocs de glace formés par le gel. Du nord au sud, à perte de vue, s'étendait cette blancheur infinie, sur laquelle un trait gris, ténu comme un cheveu, serpentait en contournant les îlots plantés de sapins noirs, qui ponctuaient le cours du fleuve.

Ce filet à peine visible était la piste que venait d'emprunter l'homme. Vers le sud, sur huit cents kilomètres, la piste filait vers les cols du Chilcoot, vers Dyea et le Pacifique. Au nord, elle menait à Dawson, à plus de cent kilomètres, puis vers Nulato, Saint-Michel et la mer de Behring[1].

Ni la ligne imprécise de l'horizon lointain, ni l'absence de soleil, ni le froid glacial, ni cette ambiance de désolation fantastique, ne semblait troubler l'homme.

Ce n'était pas qu'il fût habitué à ce spectacle. Il était un *chechaquo*, un nouveau venu dans la région : c'était son premier hiver dans le Grand Nord. Mais son caractère pratique ne lui inspirait aucune émotion. Aucune idée superflue n'insinuait la crainte dans son esprit.

Face à la nature hostile qui le cernait, il ne songeait pas à la fragilité de la condition humaine, ni à la place insignifiante de l'homme dans l'univers, ni non plus à la résistance des mammifères aux températures extrêmes — températures qui les autorisent à vivre, ou les tuent. Il se demandait encore moins, quand meurt un homme, s'il en reste quelque chose… Quarante-cinq degrés sous zéro ne l'impressionnaient pas plus que soixante degrés. D'un tel froid, tout ce qu'il savait, c'est qu'il faisait mal. La morsure du gel est douloureuse ; il faut s'en préserver en fourrant ses mains dans des moufles doublées, en rabattant les oreillettes de sa toque, en protégeant ses jambes et ses pieds dans des chaussettes et des mocassins épais.

Quarante-cinq degrés sous zéro, c'est une température, sans plus.

---

1. Ces noms, comme ceux qui suivent, font allusion à la ruée vers l'or du Klondike, aux confins du Yukon et de l'Alaska, à partir de 1896. Fort Yukon se trouve exactement sur le cercle polaire arctique (*note du traducteur*).

CHAPITRE 2

CRAQUEMENT INSOLITE.

Tournant à nouveau le dos au Yukon, l'homme s'apprêta à poursuivre sa route.

Pour se faire une idée du froid, il cracha par terre. Un crépitement sec, comme une petite explosion, le fit sursauter. Il cracha de nouveau et, pour la seconde fois, la salive éclata dans l'air avant d'atteindre la neige.

L'homme n'ignorait pas qu'à quarante-cinq degrés sous zéro la salive, saisie au vol en glaçon, éclate sur un sol gelé. Mais puisqu'elle avait explosé dans l'air, le froid devait dépasser cinquante degrés. De combien ? Il s'en fichait.

Tout ce qu'il voulait, c'était rejoindre au plus vite ceux qui l'attendaient sur le bras gauche de la rivière Henderson, le petit affluent du Yukon, où se situait la vieille concession minière.

Ses associés avaient rejoint le camp par la piste directe, en venant de la région d'Indian Creek. Lui avait fait un détour pour reconnaître la vallée du grand fleuve et s'assurer que les troncs des sapins qui couvraient ses rives pourraient fournir, au printemps, des poutres assez solides pour étayer les nouvelles galeries de la mine. Selon ses prévisions, il arriverait au camp vers six

heures du soir. La nuit serait déjà tombée, mais il les retrouverait autour du feu, où l'attendrait un bon souper chaud.

Pour son déjeuner, il avait ce qu'il fallait. Il caressa la bosse qui soulevait sa veste : sous sa chemise, à même la peau, était blotti un paquet de biscuits enveloppé dans un mouchoir — c'était le seul moyen de les empêcher de geler. Il sourit intérieurement, songeant au sandwich que formait chacun de ces biscuits, qu'il avait fendus en deux, trempés de saindoux et fourrés d'une généreuse tranche de lard frit.

L'homme s'engouffra sous les hauts sapins. La piste qu'il suivait était à peine visible : de la neige fraîche était tombée depuis le passage du dernier traîneau. Il se félicitait d'être à pied, sans autre charge que son repas sous sa chemise.

Le froid, pourtant, le surprenait. D'un geste de la main, sans la sortir de sa moufle, il se frotta le nez, qui s'était engourdi, puis les pommettes. Une barbe rousse mousseuse encadrait son visage. Mais ses poils drus ne parvenaient pas à le protéger. Ses pommettes et son nez gelaient dans l'air glacé.

CHAPITRE 3

BARBE D’AMBRE.

Sur les talons de l’homme trottait un chien, un grand *husky* à poils gris, un vrai chienloup, de nature et d’allure semblables à son frère de sang, le loup sauvage.

L’animal était abattu par le froid extrême. Son instinct, plus sûrement que son intelligence à l’homme, lui disait que ce n’était pas un temps pour voyager. Le thermomètre aurait-il indiqué, non pas quarante-cinq, ni cinquante, ni même cinquante-cinq, mais soixante degrés au-dessous de zéro, le chien ignorait le thermomètre.

La perception qu’il avait du froid n’avait pas la précision des calculs de l’homme. Dans son cerveau rudimentaire flottait une crainte instinctive. La bête, angoissée, glissait en silence derrière son maître. Inquiète, elle interrogeait chacun de ses gestes, comme si elle s’attendait, à tout instant, à le voir rebrousser chemin ou s’arrêter et chercher un abri pour y construire un feu.

Par un tel froid, le husky connaissait les bienfaits du feu. En l’absence de la flamme, il aurait au moins souhaité se creuser un trou dans la neige, pour s’y protéger grâce à sa propre chaleur. Son haleine gelée avait poudré d’un givre

blanc ses cils et son museau.

La barbe et les moustaches rousses de l'homme étaient gelées elles aussi, plus fort encore. Le givre qui s'y était transformé en glace s'épaississait à mesure qu'il expirait son haleine humide. Et comme il chiquait du tabac, la glace le muselait au point qu'il ne pouvait plus ouvrir la bouche pour en cracher le jus. De sorte que, mêlé à sa salive, ce jus ruisselait par les commissures de ses lèvres sur les poils de sa barbe et gelait en stalactites ambrées, jusqu'à dépasser son menton.

Si l'homme était tombé, sa barbe se serait brisée comme du verre. Mais il se fichait de cette excroissance. C'était le prix à payer pour tous les chiqueurs de tabac du Grand Nord. À deux reprises déjà, il s'était trouvé dehors à des températures très basses et ce phénomène grotesque s'était produit.

L'homme continua son chemin sur plusieurs kilomètres à travers les forêts. Il traversa ensuite un marais gelé planté de bouquets d'arbustes noirs. Enfin, arrivé dans une vallée, il descendit jusqu'à la berge d'une rivière glacée. C'était la Henderson.

Il consulta sa montre. Dix heures. Il marchait à six kilomètres à l'heure ; il arriverait à midi et demi à la première fourche de la rivière, seize kilomètres plus loin. Il décida qu'il fêterait l'événement en s'y arrêtant pour manger. Le chien, dépité, la queue entre les pattes, se remit derrière son maître qui avait repris sa route en suivant le lit de la rivière.

Les traces laissées par les derniers traîneaux apparaissaient çà et là. Mais la neige avait recouvert toute empreinte de pas. Depuis un mois, personne n'avait remonté ni descendu la vallée, enterrée dans le silence.

CHAPITRE 4

MASQUE DE CUIR.

L’homme avançait d’un pas régulier. Il ne pensait à rien, sinon à son déjeuner, dont le moment approchait, et à la soirée avec ses compagnons.

Il ne disait rien puisqu’il n’y avait personne à qui parler. D’ailleurs, eût-il voulu parler qu’il ne l’aurait pas pu, la bouche bâillonnée par sa muselière de glace. Il mâchonnait mécaniquement son tabac et sa barbe d’ambre pendait toujours plus bas.

La seule pensée qui lui venait, c’est qu’il faisait vraiment froid, un froid qu’il n’avait jamais connu. Tout en marchant, il frottait machinalement, tantôt d’une moufle, tantôt de l’autre, ses pommettes et son nez. Mais il avait beau frotter, la circulation ne se rétablissait pas. Dès qu’il cessait, ses pommettes et son nez redevenaient inertes.

Il savait maintenant — il avait fini par l’admettre — qu’une partie de son visage était gelée. Il regrettait de ne pas s’être fabriqué un masque de cuir, que l’on se fixe du nez au front avec des lanières, comme celui que s’ajustait son copain Bud quand la température descendait trop bas. Bah ! Le malheur n’était

pas grand. Avoir les joues et le nez gelés était assurément gênant et pouvait même devenir fort douloureux. Mais on n’en mourait pas.

CHAPITRE 5

PIÈGE DES SOURCES CHAUDES.

L’homme marchait d’un bon pas. Sa seule préoccupation était de ne pas perdre la piste, de suivre les méandres de la rivière gelée. Les bûches enchevêtrées à la suite des crues du printemps formaient des monceaux de neige qu’il fallait soigneusement éviter. Il scrutait le sol à chaque pas.

Au sortir d’un coude, il eut un écart, comme un cheval effarouché ; reculant de quelques pas, il fit un détour qui l’éloigna un instant de la piste.

La rivière était gelée dans toute la profondeur de son lit. Aucun petit cours d’eau ne peut conserver une goutte liquide durant l’hiver arctique. L’homme le savait. Mais il n’ignorait pas non plus que des sources chaudes montant du ventre bouillant de la terre continuent de jaillir n’importe où et se fraient un chemin sous la neige sur quelques mètres ou dizaines de mètres avant d’être à leur tour figées par le gel. Même durant les plus grands froids, ces brefs filets d’eau, que la neige et la glace isolent de l’air, ne sont pas gelés. Ils constituent des pièges extrêmement dangereux. Parfois, la couche de neige qui les recouvre et les camoufle n’a que quelques centimètres d’épaisseur ; parfois, elle atteint un

mètre. Parfois, des nappes d'eau et des couches de glace se superposent en millefeuille sous la neige de sorte que, si la croûte du dessus s'effondre, celle du dessous s'écroule sous son poids. Qui tombe dans l'une de ces chausse-trapes risque de se retrouver dans l'eau jusqu'à mi-corps.

Telle était la cause de l'effroi qui s'était emparé de l'homme.

Sous son pas, il avait senti la glace se dérober et perçu un craquement sinistre. Or, par de telles températures, avoir les pieds mouillés peut s'avérer dramatique. À tout le moins, il se verrait contraint de s'arrêter pour faire un feu, se déchausser et sécher à la flamme ses chaussettes et ses mocassins.

L'homme s'arrêta. Il observa le relief de la vallée et en déduisit que le courant devait venir de la droite. Tout en continuant à se frictionner les pommettes et le nez pour tenter d'y rétablir la circulation du sang, il reprit sa route en appuyant vers la rive gauche de la rivière.

Il avançait avec précaution, éprouvant du pied, à chaque pas, la solidité de la glace. Le sol semblait devenir plus ferme et le danger s'éloigner. L'homme prit alors dans une de ses poches une nouvelle chique, la glissa entre ses lèvres et, accélérant le pas, reprit sa vitesse de six kilomètres à l'heure.

Au cours des deux heures qui suivirent, il repéra encore plusieurs pièges. La neige, légèrement affaissée à ces endroits, prenait une apparence vitreuse, mais qui avertissait l'homme du danger qui s'y camouflait.

Comme un passage lui parut soudain plus particulièrement suspect, l'homme ordonna au chien de passer devant lui. L'animal, collé à ses talons, s'y refusa tout d'abord. Il fallut que son maître le menace et le pousse en avant. Le chien n'eut pas parcouru vingt pas qu'il creva la pellicule de glace et tomba dans un trou d'eau. Il parvint à se rétablir d'un bond.

Ses pattes mouillées avaient gelé aussitôt.

Se laissant tomber dans la neige, la bête lécha ses poils gelés avec la langue, mais sans résultat ; elle se mit alors à enlever à coups de dents les fines lamelles de glace qui y pendaient. Son instinct le lui commandait.

L'homme, qui savait qu'autrement le chien ne pourrait plus marcher, vint à son secours. Il déganta sa main droite et commença à arracher la gangue de glaçons. Il prit soin de ne pas exposer plus d'une minute ses doigts à la morsure de l'air ; il fut d'autant plus stupéfait de les sentir aussitôt s'engourdir.

Oui, vraiment, le froid était particulièrement vif.

Il s'empressa de remettre sa moufle et se frappa énergiquement la main contre la poitrine pour y faire circuler le sang.

CHAPITRE 6

PICOTEMENT AUX DOIGTS.

À midi, la clarté du jour atteignit son apogée. Le ciel était toujours pur et sans nuages. Pourtant, l'homme ne projetait aucune ombre sur la rivière gelée. Dans sa course hivernale, le soleil était encore trop loin au sud pour apparaître à l'horizon arctique.

À midi et demi, l'homme atteignit la fourche de la rivière. Il était content de sa marche. S'il maintenait son allure, il rejoindrait ses compagnons avant six heures.

Il déboutonna sa veste et sa chemise pour sortir son déjeuner. Ce geste ne lui prit pas plus d'une quinzaine de secondes. Elles suffirent pour qu'à nouveau ses doigts s'endorment. Il tint bon et, sans renfiler sa moufle, frappa plusieurs fois vigoureusement ses phalanges contre sa jambe. Puis il s'assit sur une souche d'arbre couverte de neige pour manger.

Tandis qu'il battait ses mains contre sa jambe, un picotement s'était d'abord manifesté dans ses doigts. Mais cette sensation avait cessé si vite qu'il s'en étonna. Ses doigts étaient redevenus insensibles, avant même qu'il ait réussi à

porter le premier biscuit à sa bouche.

Il frappa à nouveau plusieurs fois ses doigts gourds sur ses cuisses avant de remettre sa moufle. Il déganta son autre main pour amener le sandwich à ses lèvres. Sa bouche resta muselée par son masque de glace. Sa barbe et sa moustache étaient soudées. Il ne put desceller ses lèvres d'un millimètre.

Il avait oublié de faire du feu pour se dégeler le visage. Il rit intérieurement : qu'il était nigaud !

Mais aussitôt, il sentit que le picotement des doigts de sa main gauche avait cessé. Ils s'engourdissaient comme ceux de sa main droite trente secondes auparavant.

Il remarqua alors que le picotement de ses orteils avait disparu dès qu'il s'était assis. La chaleur était-elle revenue ou, au contraire, était-ce le froid ? Il remua ses pieds dans ses mocassins ; il ne sentit plus ses orteils : ils s'étaient aussi endormis.

Il fourra sa main gauche dans sa moufle et se releva d'un bond. L'affolement le gagnait. Il battit des semelles avec rage, jusqu'à ce que la douleur aux doigts de pieds l'avertisse de leur réveil.

Décidemment, il faisait très froid.

Le vieux type de la cabane de Sulphur Creek avec qui il avait conversé avant de partir n'avait pas menti en lui disant combien il faisait froid, parfois, dans le Klondike. Il s'était moqué du vieux trappeur. Erreur ! Ce froid inouï prouvait qu'on ne doit jamais sous-estimer ce qu'on ne connaît pas. Il continuait à sauter sur place, frappant le sol des deux pieds et battant des mains contre son ventre, jusqu'à ce qu'enfin la circulation du sang ranime ses doigts et ses orteils. La douleur le soulagea. Il respira plus calmement.

Et aussitôt, il entreprit de construire un feu.

CHAPITRE 7

PREMIER FEU.

Il trouva du bois mort sous les bosquets de la rivière. La débâcle du printemps précédent avait charrié des branchages qui avaient eu tout le temps de sécher.

Avec soin, il édifia un petit foyer. Il tira de sa poche une allumette et un morceau d'écorce de bouleau, sur lequel il la frotta.

Le bouleau s'enflamma plus vite encore que du papier, et le feu jaillit en sifflant.

L'homme se pencha au-dessus des flammes pour y faire fondre la glace qui lui recouvrait la figure. Puis, ragaillardi par la chaleur, il déganta ses mains et mangea ses biscuits. L'homme, maître du feu, avait vaincu le froid. Le chien, content, s'allongea près du foyer, le plus près qu'il pouvait sans se laisser roussir les poils.

Son déjeuner terminé, l'homme bourra sa pipe et la fuma paisiblement. Puis il renfila ses moufles, rabattit sa toque sur ses oreilles et reprit la piste le long de la branche gauche de la rivière gelée.

Le chien quitta le feu en grognant. Manifestement, devait-il songer, cet

homme ne savait pas ce qu'est le grand froid. Aucun atavisme n'avait appris à l'homme la notion du grand froid. Du froid de plus de soixante-quinze degrés sous zéro. Le chien connaissait d'instinct l'expérience de ses ancêtres. Il connaissait le danger de s'aventurer loin au-dehors par une température pareille. Le husky sait qu'il faut alors se coucher dans la neige au fond d'un trou. Et attendre, avant d'en sortir, que les nuages aient recouvert le ciel, protégeant la terre des coups de poing du froid cosmique.

Aucune affection ne liait le chien et l'homme. Le premier était l'esclave du second. La seule caresse que l'animal recevait de son maître était celle du fouet. Les seules paroles qu'il connaissait étaient les jurons et les grognements qui annonçaient les coups.

Aussi le chien, même s'il l'avait pu, n'aurait fait aucun effort pour partager ses craintes. L'avenir de l'homme ne l'intéressait pas. C'était pour lui seul qu'il souhaitait rester près du feu.

Mais l'homme siffla le chien, d'une voix qui claquait comme un fouet. La bête reprit sa place derrière lui.

CHAPITRE 8

INCIDENT.

L’homme prit une nouvelle chique. La barbe d’ambre se remit aussitôt à croître. En même temps, ses moustaches, ses sourcils et ses cils se recouvraient du givre de son haleine gelée.

Sur la branche gauche de la Henderson, les sources semblaient être moins nombreuses et, dans la demi-heure qui suivit, l’homme n’en décela aucune.

Alors survint l’incident.

À un endroit qui ne laissait rien présager de suspect, où la neige, égale et lisse, paraissait couvrir un sol dur, l’homme s’enfonça. Comme le trou n’était pas profond, il en fut quitte pour des jambes mouillées à mi-mollet. Il n’en était pas moins furieux. Dès qu’il fut de retour sur terrain ferme, il maudit sa malchance. Il avait espéré atteindre le camp et retrouver ses compagnons à six heures. Cet incident stupide le retarderait d’une heure au moins. Car il lui fallait maintenant faire un nouveau feu pour y sécher à fond ses pieds et ses chaussures. Par un froid comme celui-ci, c’était indispensable. Il ne le savait que trop.

Il se dirigea vers la berge, qu’il escalada. Le bois sec y était abondant. Là

aussi, la débâcle du printemps avait accumulé des fagots de bois mort. Pêle-mêle s'y trouvaient de fines herbes sèches, des brindilles, des amas de rameaux et des branches de toutes tailles. L'homme commença par étaler soigneusement sur le sol un lit de bûches qui empêcherait le feu de se noyer dans la neige fondue. Ensuite, il procéda comme précédemment en grattant une allumette sur un lambeau d'écorce de bouleau tiré de sa poche et alimenta progressivement la jeune flamme avec des touffes d'herbes sèches, des brindilles et du petit bois. Le démarrage du second feu ne posa pas plus de problèmes que le premier.

CHAPITRE 9

SECOND FEU.

Accroupi sur la neige, l’homme s’appliquait méthodiquement, conscient de la menace. Il nourrissait sa flamme, à mesure qu’elle prenait de la vigueur, avec du bois toujours plus gros. Et avec précaution : sa survie en dépendait. Lorsque le mercure du thermomètre descend si bas, il importe de ne pas commettre d’erreur en construisant son feu, surtout quand on a les pieds mouillés. S’ils sont bien secs et que le feu meurt, il suffit, pour rétablir la circulation du sang, de courir quelques centaines de pas. Cela ne marche pas avec les pieds mouillés car, plus vive est la course, plus vite gèlent les pieds.

L’homme le savait. Le type de Sulphur Creek l’avait prévenu. Les conseils du vieux trappeur étaient bons. À nouveau, l’homme perçut que ses orteils et ses doigts s’étaient rendormis.

Tant qu’il avait marché à bonne allure, le sang avait circulé normalement, du cœur jusqu’aux bouts de son corps. Aussitôt qu’il s’était arrêté, son sang s’était arrêté lui aussi. C’est comme si, à l’instar du chien, le sang redoutait le froid et voulait s’en éloigner et refluer vers l’intérieur du corps en fuyant les extrémités

exposées. L’homme sentait sa peau se refroidir ; mais sa vie n’était pas atteinte. Le feu commençait à gronder fièrement. Dans quelques minutes, il pourrait alimenter les flammes de grosses bûches, ôter ses chaussures et, pendant qu’elles sécheraient, réchauffer ses pieds au foyer après les avoir frictionnés avec de la neige, selon la bonne vieille méthode.

Il sourit en repensant au vieux trappeur. Celui-ci lui avait confié, pontifiant, que *nul homme ne doit s’aventurer seul dans le Grand Nord par moins quarante-cinq degrés.* C’était, disait le vieux gars, *une règle absolue.*

Pourtant, il venait de prouver le contraire. Un incident était survenu mais il s’était tiré d’affaire tout seul. Les vieux — pas tous, mais beaucoup — deviennent peureux comme des femmelettes. Si on garde son sang-froid, on s’en tire. Un homme digne de ce nom peut voyager seul.

Tout de même, il était révolté que ses doigts aient si vite recommencé à s’engourdir. C’est à peine s’ils parvenaient encore à saisir une brindille. Ils semblaient ne plus faire partie de son corps. Quand il prenait quelque chose dans ses mains, ses yeux devaient s’en assurer. Mais qu’importe ! Le feu flambait, crépitant joyeusement, et les flammes, qui dansaient dans l’air gelé, chantaient la vie et le triomphe de l’homme.

Il entreprit de délacer ses mocassins. Ils étaient figés dans une armure de glace. Ses épaisses chaussettes de fabrication allemande étaient raides comme des fourreaux d’acier. Les lacets eux-mêmes étaient des tiges de fer que le feu noircissait sans les ramollir. Il essaya d’abord de tirer dessus avec ses doigts engourdis. Puis, se rendant compte qu’il n’y arriverait pas ainsi ou perdrait de précieuses minutes, il dégaina son couteau. Alors éclata le drame.

CHAPITRE 10

SECOND INCIDENT.

C’était sa faute. Il avait fait son feu sous un sapin. Un feu doit être construit à découvert. Mais l’endroit lui avait paru sûr.

Or, le sapin était chargé, jusqu’à la cime, d’un manteau de neige. Depuis plusieurs semaines, le vent n’avait pas soufflé, la neige s’était accumulée, et chaque branche portait toute la charge qu’elle pouvait supporter. Pour nourrir son feu, l’homme arracha quelques branches mortes à la base du tronc. Son geste ébranla le sapin. Haut dans l’arbre, un paquet de neige se décrocha. Il tomba sur la branche au-dessous qui, à son tour, renversa sa charge. La chute se répercuta, molle et d’abord silencieuse, puis foudroyante de branche en branche. Enfin, d’un bloc, l’avalanche croula sur l’homme et son feu.

Du brasier flamboyant l’instant auparavant, rien ne restait.

Plus rien qu’un tas de neige.

L’homme en fut terrifié. Pétrifié comme s’il venait de s’entendre condamner à mort. Un moment, il resta les yeux béants sur son foyer enfoui. Puis il redevint maître de lui et recouvra son calme.

Ce que le vieux trappeur lui avait dit était-il vrai ? Avec un compagnon, tout eût été différent. L’autre l’aurait aidé à construire un nouveau feu.

CHAPITRE 11

TROISIÈME FEU.

Allons ! Il était seul ; seul, il allait construire son troisième feu aujourd'hui ! Plus prudent encore, il éviterait cette fois la moindre faute. Sans doute y laisserait-il quelque bout de nez, de doigt ou d'orteil, qui allaient geler avant que le nouveau feu flambe. Et alors ?

Voilà à quoi se résolvait l'homme, sans s'attarder à d'inutiles spéculations.

Déjà, il avait établi un nouveau socle pour son feu, là où aucun arbre ne renverserait traîtreusement sa neige. Il redescendit ensuite au bord de la rivière pour y ramasser herbe sèche, branchettes et bois mort.

Mais ses doigts étaient devenus si gourds qu'il ne pouvait s'en servir pour trier ce qu'il ramassait. Il dut prendre, pêle-mêle, par poignées, tout ce qui lui tombait sous la main. Il recueillit de cette façon beaucoup de brindilles pourries, ainsi que des mousses vertes.

Il ne pouvait faire mieux.

Il procédait cependant avec la même rigueur que tout à l'heure, mettant de côté les grosses branches, pour les employer quand le feu aurait pris. Pendant ce

temps, assis, le chien ne quittait pas son maître des yeux. Le désir brillait dans ses prunelles, car l'homme était le maître du feu. Mais le feu tardait à venir.

Ces préparatifs terminés, l'homme chercha à nouveau dans sa poche une lamelle d'écorce de bouleau. Il savait qu'elle s'y trouvait et, en effet, tandis qu'il fouillait dans les plis de l'étoffe, il entendait le crissement de l'écorce. Mais ses doigts ne sentaient rien et, en dépit de ses efforts, ne parvenaient pas à la saisir.

Il avait également conscience que, pendant ce temps, ses pieds continuaient à geler. À cette idée, il frissonna d'angoisse. Mais il se domina.

Avec ses dents, il renfila ses moufles, battit des mains contre ses côtes, fit aller ses bras en avant et en arrière, s'assit, se releva. Le chien le regardait, toujours assis dans la neige, le panache de sa queue emmitouflant ses pattes de devant, les oreilles pointées en avant, intéressé, curieux. L'homme, tout à sa ridicule gesticulation de réchauffement, le regardait aussi : il enviait sa chaude fourrure.

Une fois encore, les doigts de l'homme se ranimèrent. Ce fut d'abord un picotement, puis une douleur à hurler. Il l'accueillit avec reconnaissance. Il arracha la moufle de sa main droite et se remit à fouiller dans sa poche, pour y prendre l'écorce de bouleau. Il y réussit, non sans peine, et saisit également son paquet d'allumettes. Hélas, à nouveau, déjà, le froid avait refoulé la vie hors de ses doigts.

Tandis qu'il s'efforçait d'isoler une allumette, le paquet entier tomba dans la neige. Il essaya de ramasser les petits bouts de bois soufrés. En vain. Ses doigts ne répondaient plus. Il ne parvint pas à les saisir.

Il chassa de son esprit la pensée que ses pieds, son nez et ses pommettes achevaient de geler, et, de tout son être, mobilisa sa volonté vers la reconquête des allumettes. Avec d'infinies précautions il se pencha et, s'aidant de la vue pour suppléer la défaillance du toucher, il amena sa main ouverte au-dessus du petit tas. Alors il referma la main. Ou plutôt il tenta de la refermer. Car les doigts refusèrent d'obéir. Entre eux et sa volonté, la communication était coupée.

Il remit sa moufle. Puis, de ses deux mains à nouveau protégées, il rassembla les uns sur les autres les petits bouts de bois et, avec un effort laborieux, les souleva dans ses deux paumes réunies, comme on fait d'une eau que l'on veut boire. Il prit en même temps beaucoup de neige.

Il leva le tout jusqu'à ses lèvres et, faisant craquer, d'un violent effort, l'étau de glace qui lui serrait les mâchoires, il ouvrit la bouche. Rentrant alors la mâchoire inférieure, il tenta, avec la supérieure, de séparer les allumettes. Il parvint à en isoler une. Elle tomba sur ses genoux.

CHAPITRE 12

JOUER LE TOUT POUR LA FLAMME.

Se penchant sur l’allumette, il la saisit entre ses dents. Il la frotta sur sa cuisse.

Au vingtième essai, le soufre s’enflamma. Tenant toujours l’allumette serrée entre ses dents tandis qu’elle brûlait, il l’approcha de l’écorce de bouleau. Mais le soufre brûlant le prit à la gorge. Il toussa, desserra les dents.
L’allumette tomba dans la neige et s’y éteignit.

Décidément, le gars de Sulphur Creek avait-il raison ? songea l’homme, tandis qu’il se sentait envahi par une inquiétude qu’il parvenait encore à maîtriser. Au-delà de quarante-cinq degrés sous zéro, il ne faut pas voyager seul.

Il répéta les mêmes gestes, de battre des mains et des bras. Mais, cette fois, aucune sensation de vie ne reparut.

Alors, arrachant ses moufles avec ses dents, l’homme découvrit ses deux mains. Il saisit entre elles le paquet d’allumettes. Les muscles de ses bras, qui n’étaient pas encore gelés, leur permettaient toujours de bouger. Aussitôt, serrant avec force ses deux mains, il frotta sur sa cuisse le paquet tout entier. Une flamme unique en jaillit. Les soixante-dix allumettes s’embrasèrent d’un coup !

Il n’y avait pas de vent pour les éteindre et, détournant son visage pour éviter l’âcreté du soufre brûlant, l’homme approcha la flamme de l’écorce de bouleau. Il sentit sur ses paumes une sensation étrange. C’était sa peau qui rôtissait.

Ses mains qui portaient le feu et la vie brûlaient sous ses yeux. L’homme supportait l’effrayante souffrance, parvenant à maintenir la flamme au-dessus du lambeau d’écorce posé sur la neige. Mais il le faisait maladroitement. Le bouleau refusait cette fois de s’enflammer. Il lâcha tout sur l’écorce de bouleau. Les allumettes s’éparpillèrent dans la neige, en grésillant. Quelques-unes, cependant, atteignirent leur but. Le bout d’écorce s’enflamma.

Sur cette nouvelle flamme, l’homme saupoudra des herbes et des brindilles. Il les ramassait tant bien que mal, entre les deux paumes de ses mains. S’il rencontrait du bois pourri, ou de la mousse, il les ôtait avec les dents. Il le faisait lentement, pataud, mais avec une volonté qui ne faiblissait pas.

Du feu dépendait sa vie ou sa mort. Il sentait le sang refluer de tous les points de son corps. Il trembla. Une touffe de mousse tomba au milieu du minuscule foyer. Du bout de ses doigts morts, l’homme tenta de l’enlever. Mais il ne réussit qu’à disperser son petit feu. Les flammèches vacillèrent presque aussitôt.

Un instant, il voulut les rassembler. Mais son tremblement l’emporta. Des brindilles éparses s’éleva une ultime fumerolle. Et tout s’éteignit. Son feu était mort. Il avait raté.

CHAPITRE 13

CHALEUR DES ENTRAILLES DU CHIEN.

Comme il tournait partout des yeux hagards, le regard de l'homme rencontra celui du chien. Il était assis devant lui dans la neige, juste derrière l'amorce du foyer éparpillé. La bête sentait elle aussi le froid l'envahir. Elle arrondissait le dos et l'abaissait, en hérissant le poil. Pour les réchauffer, elle levait l'une après l'autre ses pattes comme un pantin.

Cette gymnastique fit naître dans le cerveau de l'homme une idée sauvage. Il se rappelait ce voyageur qui, pris dans un blizzard, avait abattu un bœuf musqué et s'était abrité dans ses entrailles fumantes[1] Lui tuerait le chien, enfouirait ses mains dans le cadavre encore chaud jusqu'à les réveiller, puis il trouverait une allumette restée dans sa poche et reconstruirait son feu.

Il parla au chien et l'appela. Mais sa voix vibrait d'une telle frayeur que la bête, qui n'avait jamais entendu cela, s'effaroucha. Cette voix bizarre camouflait un danger. Lequel ? Elle l'ignorait. Mais le danger était certain. Son instinct lui disait de se méfier.

Les oreilles aplaties et sans cesser d'arrondir le dos et de battre le sol de ses

pattes, le chien refusa d’obéir.

L’homme, accroupi, rampa alors à quatre pattes vers l’animal. Devant cette posture inusitée, la défiance du chien s’accrut encore et il recula de quelques pas.

L’homme s’assit dans la neige pour s’efforcer au calme. Ensuite, il se redressa. Il regarda par terre afin de s’assurer qu’il était vraiment debout, car il ne sentait plus ses pieds et n’aurait pu dire s’ils touchaient le sol. Rassuré de voir l’homme dans cette position plus familière, le chien revint docilement. Quand la voix du fouet claqua un nouvel ordre, il s’avança.

Dès que le chien fut à sa portée, l’homme écarta les bras et, plongeant, enlaça la bête. Mais il avait oublié que ses mains étaient gelées. Il ne put agripper le chien par les poils : ses doigts ne lui obéissaient plus.

Tout s’était passé très vite et, avant que le chien ait pu s’échapper, l’homme l’avait serré dans l’étau de ses bras. L’animal grognait, geignait et se débattait. L’homme, assis dans la neige presque sur son prisonnier, le comprimait contre lui. Seulement, c’est tout ce qu’il pouvait faire.

---

1. Le blizzard est une tempête de neige près du pôle. Le bœuf musqué est un taureau sauvage du Grand Nord américain.Ses formes trapues et sa fourrure le protègent du gel (*note du traducteur*).

CHAPITRE 14

MERCURE.

L’homme comprit qu’il n’arriverait pas à éventrer son chien. Ses mains mortes ne lui permettaient plus de dégainer ni de tenir son couteau, ni d’étrangler la bête. Il la relâcha.

D’un bond affolé, le chien se sauva, la queue entre les pattes, et grondant toujours. À distance respectable, il s’arrêta, les oreilles pointées en avant, épiant son maître. L’homme regarda ses mains. Elles pendaient au bout de ses bras, comme si elles ne faisaient plus partie de lui. Il avait deux poids vains au bout de ses bras. Il les flagella violemment. Son cœur pompa assez de sang vers les bords pour mettre fin à son tremblement. Mais nulle sensation ne s’éveilla dans ses mains.

Alors l’horreur de la mort l’envahit. À mesure qu’il se rendait compte qu’il ne s’agissait plus seulement de perdre son nez, ses mains ou ses pieds, mais que sa vie même refluait, la terreur conquit son esprit. Il dévala le talus et, courant à perdre haleine, suivit la piste à travers tout. Sur ses talons, réglant son trot sur l’allure de son maître, le chien reprit son escorte.

L’homme courait aveuglément, sans but conscient, en proie à une panique qu’il n’avait jamais connue. Il allait sans rien voir. Cependant, peu à peu, tout en pataugeant dans la neige, il recommença à discerner les choses autour de lui : les berges de la rivière, la piste, les peupliers nus, les sapins noirs et le ciel triste.

Il avait l’impression de se sentir mieux. La course le réchauffait. S’il pouvait courir assez longtemps, il atteindrait le bivouac. Là, il serait sauvé. Ses compagnons soigneraient ses membres meurtris.

Mais une autre pensée l’assaillit. Jamais il n’y arriverait ! C’était encore trop loin, beaucoup trop loin. Le gel le mordait. Bientôt, il tomberait, raide, mort.

Aussitôt qu’elle affleura, il chassa cette hypothèse. Il refusait de s’y arrêter, de la considérer en face. Mais, toujours plus, elle s’imposait à son esprit, le taraudait. De toutes ses forces il la repoussait, essayant de se concentrer sur autre chose.

Il était surpris de pouvoir encore courir, comme il le faisait, sur des pieds gelés. Si gelés qu’il ne les sentait pas toucher le sol. Son corps ne paraissait même pas peser sur eux. Il volait sur la neige, sans ressentir le sol. Il se souvenait d’une image de Mercure. Il se demandait si ce dieu, fendant l’espace sur ses sandales ailées, n’éprouvait pas la même sensation aérienne, miraculeuse.

Il délirait en feignant d’atteindre le bivouac en courant ainsi. Comment imaginer que ses forces affaiblies, que ses membres gelés, ne le trahiraient pas ?

Plusieurs fois il avait trébuché. Il tomba.

CHAPITRE 15

SURSAUT.

En vain, l’homme essaya de se relever. Il était à bout. Il s’assit dans la neige pour reprendre son souffle et ses idées. Il allait repartir — sans s’esquinter.

Il constata que si son visage, ses pieds et ses mains demeuraient insensibles, une douce chaleur imprégnait sa poitrine. Agréable mais inquiétante. Réfléchissant, il se dit que le gel gagnerait bientôt tout son corps. Des bouts des membres, puis des membres eux-mêmes, le sang refluait vers la poitrine. Bientôt, le cœur s’engourdirait. Puis tout s’éteindrait.

Image affreuse qu’il tenta de refouler. Car il sentait qu’elle le rendait fou, ce qu’il redoutait plus que tout. Mais l’indicible horreur revenait. Il se vit tout à coup comme un cadavre gelé.

C’en était trop. Comme mû par un ressort, il se retrouva debout. Il se remit à courir sur la piste. Il redevint maître de lui. Il ralentit. Se mit à marcher. Pour mieux ménager ses forces. La vision de son corps gelé revint. Il reprit sa course. Éperdument.

Le chien le suivait. Lorsque, pour la deuxième fois, l’homme tomba,

l’animal s’assit, comme il faisait par grand froid, la fourrure de sa queue sur les pattes. Il regardait l’homme, étonné et attentif. La tranquillité de la bête mit l’homme en rage. L’homme l’injuria. Le chien baissa les oreilles.

L’homme grelottait de tous ses membres. Il était en train de perdre la bataille. Le froid rongeait son corps. Il eut un dernier sursaut d’énergie et se remit à courir. Mais il n’alla pas loin. Au bout de quelques pas, il chancela et, tombant la tête la première, s’effondra comme une masse dans la neige.

CHAPITRE 16

MORT.

Ce fut d’abord la stupeur. Puis, dès qu’il eut retrouvé ses sens, l’homme s’assit. La pensée lui vint qu’il devait mourir avec dignité. Il se dit que son comportement était inepte. Il se vit comme un poulet qui continue à courir la tête coupée. Si, il vit cette image !

Puisque son sort était scellé — il mourrait gelé —, autant accueillir la mort en homme. Cette résolution l’apaisa. Il sentait une somnolence le gagner. Sa tête lui tourna.

C’est délicieux, c’est serein, calme et doux de s’endormir dans la mort, songea-t-il. Et mourir de froid ne fait pas mal du tout. Il y a tant d’autres façons atroces de périr !

Une hallucination s’empara de lui. Il voyait, le lendemain, ses compagnons chercher son corps. Avec eux, il suivait la piste et se cherchait lui-même. À ce coude de la vallée, il trouvait sa dépouille allongée dans la neige. Quel froid ! De retour dans son pays, aux États-Unis, il pourrait raconter ce qu’était le froid dans le Grand Nord.

Une autre vision apparut. Il bavardait avec le vieux trappeur de Sulphur Creek. Il le distinguait clairement, confortablement assis au chaud, en train de fumer sa pipe.

— T'avais raison, vieux hibou, lui murmurait-il. T'avais raison…

*

L'homme sentit qu'il s'endormait, d'un sommeil qui lui parut le plus suave de sa vie.

Assis devant lui, le chien attendait. Le jour mourait, en un long crépuscule gris. Aucun indice ne permettait à l'animal de penser que son maître s'apprêtait à construire un feu. Il était intrigué, dans son cerveau de chien. Au plus profond de sa mémoire, rien n'évoquait le souvenir d'un homme assis, sans feu, dans la neige, par un tel froid.

Le froid augmenta encore. Le chien se mit à geindre et recommença à agiter ses pattes. Tout en couchant les oreilles, car il redoutait la colère de l'homme.

Mais l'homme ne parlait pas, ne bougeait pas. Le chien gémit plus fort. Il avait froid. Il rampa vers son maître. Il flaira l'odeur de la mort. Les poils hérissés, il recula.

Quelques temps encore, il resta là, hurlant aux étoiles, immobiles au firmament de la nuit arctique. Puis il partit au petit trot vers le camp, où il savait retrouver d'autres hommes qui lui donneraient de la nourriture et un bon feu.

Vous avez aimé ce livre ? Envie de le conseiller ? Laissez votre avis sur le site de votre libraire !

JACK LONDON
(1876–1916)

Fils illégitime de fermiers, aventuriers de l'Ouest, tour à tour chasseur de phoques et chercheur d'or, Jack London, de son vrai prénom John Griffith, raconte son histoire dans *Martin Eden* (1909), dont le héros se suicide lors d'une croisière dans les mers du Sud, préfiguration de la fin tragique du romancier.

L'appel de la forêt (1903) et *Croc-Blanc* (1907), qui mettent en scène l'aventure, le monde animal et, symboliquement, le prolétaire ou l'exploité, eurent un immense succès. La nouvelle *Construire un feu* (*To build a fire,* 1907), saisissante à la fois par l'intensité de sa progression dramatique et par son ton clinique distancié, fait partie de la vague des récits d'aventure.

Révolté par les misères sociales de son temps, l'auteur n'hésita pas à vivre pendant trois mois dans les taudis de Londres pour écrire *Le peuple de l'abîme* (1903), féroce critique sociale. Mais ses héros restent irréconciliables et asociaux, car ils gardent une puissance animale, ardente et primitive. Ayant su donner une image colorée et romantique du Nouveau Monde (*Le loup des mers*,

1904), London est l’un des écrivains américains les plus lus dans le monde. Correspondant de guerre en Corée (1904–1905), il est expulsé du pays par les Japonais. Il soutient les révolutionnaires russes, ce qui lui inspirera *La guerre des classes*. Jack London tombe dans les excès que lui permet son succès et, atteint d’urémie, il meurt à quarante ans d’une overdose de médicaments.

Dans la même collection, nous vous recommandons aussi :

L'Arche part à 8 heures d’Ulrich Hub
Les enfants de Titaniah de Sugeeta Fribourg
Eric au pays des insectes de Godfried Bomans

La version papier de ce livre est disponible dans toutes les librairies traditionnelles et sur le site de Alice Editions :
www.alice-editions.be

Illustration : Philippe de Kemmeter.

Titre original :
To build a fire

Pour la traduction française :
© Alice Éditions, Bruxelles
info@alice-editions.be
www.alice-editions.be

ISBN 978-2-511-01462-2
© 2013, Version numérique Primento et Alice Editions

Ce livre a été réalisé par Primento, le partenaire numérique des éditeurs

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie, microfilm ou support numérique ou digital, est strictement interdite.